



Un môme, deux baltringues, une Twingo jaune (Et même pas de sapin)

En cette fin d'après-midi de 24 décembre, le hall du centre commercial *Les Hirondelles* ne respirait pas vraiment la magie de Noël. Les haut-parleurs crachotaient *Vive le vent* remixé en version musique d'ascenseur, les guirlandes LED tremblaient au rythme des courants d'air, et le faux sapin tenait debout par miracle, un pied coincé sous une palette de pères Noël en chocolat soldés.

Louis-Maurice, assis sur un banc en plastique orange, jambes croisées, baissait le regard sur son livre. Un vieux Jules Verne, édition Bibliothèque verte, à la couverture cartonnée râpée aux coins, le vert passé au jaune. Il en tournait les pages avec soin, mais sans s'arrêter sur les phrases. L'attention n'y était pas. Il attendait. Ou plutôt, il tuait le temps, pour ne pas être seul chez lui en attendant sa mémé.

Très blond, la mèche sagelement tenue en place sur le front à grand renfort de gel, les yeux d'un bleu innocent, le garçon d'une dizaine d'années aurait semblé plus à sa place dans les salons feutrés des demeures cossues que dans cette galerie marchande miteuse de banlieue.

À son poignet gauche, une montre rouge au design vaguement high-tech clignotait par à-coups. Le genre d'accessoire en toc qu'on repère vite, quand on connaît les vrais modèles. Une camelote trouvée chez Lidl, vendue entre les piles bouton et les moules à madeleines. Elle n'avait de connectée que l'apparence, mais elle suffisait à donner le change à quelques mètres.

Ses baskets, elles, juraient. Trop blanches. Trop belles. Trop grandes aussi, d'un bon centimètre. Des Nike récupérées la veille au Secours Pop'. Il les avait frottées au dentifrice et rincées à l'eau tiède, jusqu'à ce que la semelle brille comme au premier jour.

C'était le genre de détail auquel il attachait beaucoup d'importance, contrairement à la majorité des gens.

— Mate-moi ce gosse.

Kévin s'était figé derrière un pilier, le menton levé, mâchonnant nerveusement l'extrémité effilochée du cordon de son sweat noir. Le presque trentenaire portait par-dessus une imitation de North Face à la fermeture décentrée, usée aux poignets, zippée jusqu'au cou. Une casquette maladroitement brodée à la main annonçait fièrement *Kévin AKA Kay-P*. Vissée sur le crâne, légèrement de travers, comme il était d'usage. Des petits brillants en métal oxydé aux oreilles. Une main dans la poche, l'autre en mouvement perpétuel.

— Quoi, le gosse ? fit Rachid, sans lever les yeux de son gobelet de Fanta XXL, dont il suçotait la paille en papier d'un air distrait.

Dans un soupir exagéré, il retira le couvercle et avala une gorgée.

— C'est trop dégueu, je suis choqué. Moi, je m'en branle de l'écologie. Je veux juste boire à l'ancienne, avec une paille en plastique ! Pas ces merdes qui se ramollissent dans la bouche !

Il flottait dans sa doudoune fine couleur pétrole, trop légère pour la saison, mais qu'il gardait malgré tout ouverte en permanence. Un sweat pâle en dessous offrait une constellation de taches variées. Un pantalon de survêt' élimé s'arrêtait à ses chevilles, laissant voir une paire de chaussettes dépareillées et des sneakers défoncés. Sa barbe ne poussait qu'à moitié, comme si elle hésitait. Une douceur s'accrochait à son regard, étrange à son âge, incongrue dans cet endroit.

Kévin jeta un coup d'œil circulaire, pour vérifier qu'aucun vigile ne traînait dans les parages, puis il fit un infime mouvement du menton, sec, en direction du banc.

— Là. Le petit. En anorak blanc. BG. Tu le vois ?

Rachid haussa vaguement un sourcil.

— Quel petit ?

— Wesh, mais lève les yeux, frère ! Mate-le bien.

Rachid finit par obéir, avec une lenteur étudiée. Son regard remonta jusqu'au banc, balaya l'enfant sans insister, puis revint vers Kévin avec l'air de celui qui ne capte pas encore le truc.

— Et alors ?

Kévin souffla par le nez, exaspéré.

— Sa montre, cousin ! C'est pas une montre au rabais, ça. Elle se la joue discrète, mais en vrai, elle veut qu'on la mate. Et vise-moi ses pompes, sérieux... on croirait qu'il sort d'un shooting pour Nike spécial réveillon. Y a même pas un pli sur le cuir. Et le bouquin, t'as vu ? C'est pas un manga ou une BD reloue. Non, il lit un *livre*, avec des phrases longues et des mots chelous. Qui lit ça à son âge, hein ? Qui fait ça si c'est pas pour s'la raconter ?

— Peut-être qu'il aime lire, frère. Y en a encore, hein. Et les pompes... ça veut rien dire. Si ça se trouve, il les a volées.

— Non. Non, non, non. Il est pas comme les autres. T'as vu comment il est assis ? Tout droit. Le dos calé. Les bras rangés. Il moufte pas. Pas de tics, pas de téléphone, pas la bougeotte. T'as capté ou pas ?

— Wesh, tu deviens flippant.

— C'est pas flippant. C'est logique. Ce gamin, c'est un planqué. Un de ceux qu'on fout dans les quartiers exprès, pour brouiller les pistes. Les enfants de juges, de députés, de types du gouvernement, tu crois qu'ils les collent tous en centre-ville ? Bah non. Trop dangereux. Si t'es un gros bonnet, t'envoies

ton gosse vivre là où personne va penser à le chercher. C'est une dinguerie de stratégie, frère. Personne va imaginer qu'un fils de ministre vit à la cité. Personne va le kidnapper. Même si tu le croises, tu tiltes pas. Je l'ai vu sur Youtube.

Rachid haussa les épaules. Il connaissait ce ton-là. Quand Kévin s'emballait, qu'il commençait à postillonner à chaque mot, c'était déjà trop tard.

— T'es en plein délire. Et tu comptes faire quoi ? Le suivre ? Le ramener chez lui ? Le racketter ?

— J'veux comprendre.

— Bah, vas-y, Sherlock. Mais moi, je touche pas aux gosses.



Kévin s'ébroua, ajusta sa casquette, et s'avança vers le banc. Il s'assit lentement à côté de Louis-Maurice, en s'inclinant un peu, comme s'il allait lui proposer une assurance-vie.

— Ta montre, là, c'est le dernier modèle ? C'est une Apple Watch ?

— Non. Elle fait juste de la lumière rouge quand on la secoue.

— Elle a la Bluetooth ?

— On dit *le* Bluetooth, pas *la*. Et non.

— Tu me la fais voir ?

Pendant que le gamin tendait le poignet, Kévin pencha légèrement la tête. Le livre, posé sur ses genoux, était entrouvert. En haut de la page de garde, écrit à l'encre violette, un prénom : Louis-Maurice. Avec un tracé scolaire, bien aligné.

Il ricana sans bruit. Un blaze pareil, fallait oser.

— Tu viens tout seul ici ? tenta-t-il, dans un regain de cran mal dosé.

— Pourquoi ? Y a une loi qui dit que les mômes doivent être accompagnés par un adulte moche en jogging ?

Rachid, à distance, dressa un sourcil en se retenant de rire.

Kévin resta un instant bouche bée. Puis il se leva, sans mot, et revint vers Rachid.

— C'est bien ce que je pensais. Un gosse de richard, c'est trop cramé.

— Tu plaisantes ?

— Il m'a repris sur Bluetooth, il s'appelle Louis-Maurice, il lit un bouquin et il a des pompes plus propres que chez le toubib.

— Et alors ?

— C'est pas un môme normal. J'te jure, y a de l'argent derrière cette façade. Ou du pouvoir. Ou les deux.

— Évidemment, fit Rachid en levant les yeux au ciel.

Louis-Maurice s'était levé à son tour, avait calé son livre dans la poche de son anorak, et passait maintenant près d'eux.

— On rentre, on lance une partie de *Call of*, et on oublie ce gamin ? proposa Rachid, sans grande conviction, mais avec l'énergie désespérée de celui qui sent venir l'idée de merde.

Kévin fit claquer sa langue. Une fois. Fort.

— Tu crois que je déconne ? C'est peut-être notre ticket, gros. Un vrai coup. Pas une embrouille de trottinette à voler ou de sac de vieille. Un môme friqué. Un billet sur pattes. On va avoir trente piges, il est temps de passer aux choses sérieuses.

— C'est un gosse, Kévin. Tu vas faire quoi, le foutre dans le coffre de la Twingo ? Arrête un peu tes délires foireux...

— Il est pas épais. Il tiendra à l'arrière. Et puis, j'veais pas l'attacher à une chaise, t'inquiète. Je veux juste... discuter avec ses parents. Voir ce qu'ils sont prêts à lâcher pour le récupérer. La base.

— Mais on n'a pas leur numéro.

— On trouvera. Son sac, son téléphone, son agenda, j'sais pas. Un de ces trucs que les gosses ont, là. Une appli d'école privée ou un QR code, j'sais pas.

Rachid ne répondit pas. Il vida son gobelet de Fanta d'un trait, plissa les yeux, puis le jeta négligemment dans une corbeille déjà pleine.

— Je te jure, tu me fatigues.

— Et toi, t'es toujours en train de reculer. T'as pas envie que ça change, hein ? T'es bien là, dans ton appart claqué, avec ton chat trop gros et tes vieux scotchés devant Hanouna, à râler sur la 5G dans les vaccins ? Sur ma vie, t'as signé pour la lose.

— Mon chat est pas gros. Il a un squelette large.

Rachid n'avait pas trouvé autre chose à répondre.

Kévin leva les bras, en type excédé par l'inertie du monde.

— On le chope. Propre. Sans violence. On lui cause. On le ramène. Et si ça sent le roussi, on le dépose au McDo, on dit qu'on l'a trouvé. Voilà. Tu vois ? Plan A, plan B. Je gère.

Rachid ferma les yeux deux secondes, comme s'il s'accordait une micro-sieste mentale.

— T'es au courant que c'est ultra grave, ton délire ?

— Ultra grave, ultra stylé. Frère, c'est Noël. Les gens kiffent les miracles. T'as le *seum* parce que t'as jamais d'idées de génie comme moi. Allez, go !

Il pointa l'enfant du menton.

Louis-Maurice était sorti du hall. Il traversait lentement le parvis, les mains dans les poches. Le ciel gris tirait vers le mauve du crépuscule. Des flocons timides commençaient à tomber, pas assez nombreux pour émerveiller, juste ce qu'il faut pour mouiller les baskets et s'infiltrer entre les cols et la peau.

— C'est le moment, dit Kévin. Tu viens ?

— J'ai pas le choix, hein ?

— Non.

Rachid soupira et suivit. En passant devant un étal de bric-à-brac à 2 €, Kévin subtilisa adroitement un bonnet de père Noël à grelot, qu'il installa tant bien que mal par-dessus sa casquette.



Le parking du centre commercial étalait ses rangées de bitume sous la lumière jaune des néons. Quelques voitures isolées, des caddies errants, une poussette abandonnée contre un poteau. Louis-Maurice avançait d'un pas égal, il connaissait le chemin par cœur.

Kévin, rapide, traversa en diagonale et s'arrêta net devant lui.

— Salut, petit. Tu te rappelles de moi ?

— Malheureusement.

— Ton père m'a demandé de venir te chercher.

— Mon père est mort.

Kévin cligna, un peu ébranlé.

— Ah. Euh... Je parlais de ton autre père.

— Je n'en ai pas d'autre.

— Merde.

Rachid leva les yeux au ciel, ce qu'il faisait au moins mille fois par jour passé avec son meilleur pote. Louis-Maurice, imperturbable, fixa Kévin droit dans les yeux.

— Vous êtes très mauvais menteur. Et je vous préviens, j'ai fait du judo en CE1. Pas la peine d'essayer de m'agresser sexuellement.

— Oh putain, rigola Rachid. Il va nous démonter.

— Chut, gros, murmura Kévin. On reste focus.

Il se pencha vers l'enfant, changea de ton, plus bas, plus doux, presque complice.

— Écoute, Louis-Maurice, on a besoin de toi. C'est un projet... éducatif. Une expérience sociale.

— Vous me kidnappez ?

— Non ! Pas kidnapper. On te... déplace temporairement.

— C'est donc un enlèvement.

— Frère, il est en train de nous fumer la cervelle, là.

— Ferme-la.

Kévin jeta un regard autour d'eux. Personne. Un agent de sécurité, mais trop loin pour voir quoi que ce soit. Des flocons qui tournaient dans le vent.

Il sortit un cran d'arrêt au manche fendu et posa la main sur l'épaule du gamin.

— Tu viens. Et fais pas d'histoire.

Louis-Maurice soupira.

— J'espère au moins que vous avez un goûter. Je fais facilement de l'hypoglycémie, surtout dans les situations stressantes.

— De l'hypo quoi ? interrogea Kévin à mi-voix en regardant son pote.

— Aucune idée, se contenta de lui répondre Rachid.

La portière claqua avec un bruit de couvercle de casserole trop vite refermé. Kévin se cala derrière le volant, démarra le moteur, l'autoradio bloqué depuis toujours sur une station de talk-show chrétien. Louis-Maurice s'assit à l'arrière, sans se débattre, sans rien dire. Il s'attacha tout seul, ce qui déstabilisa légèrement les deux autres.

— Il met sa ceinture, chuchota Rachid. *Cheh*, il est plus discipliné que toi, frère.

— La ferme.

Kévin se pencha pour appuyer sur le bouton de fermeture de la porte arrière, sans même penser que le gosse pourrait malgré tout l'ouvrir à tout moment, si l'envie lui en prenait. Il engagea la première. La Twingo grinça comme un vieux meuble trop sollicité. Elle arborait un autocollant *bébé à bord* délavé sur la lunette arrière, et un sapin désodorisant suspendu au rétroviseur, à moitié fossilisé dans son propre parfum vanille.

Silence dans l'habitacle. La pluie mêlée de neige claquait doucement contre le pare-brise. Les essuie-glaces raclaient la vitre avec un bruit de langue râpeuse. Un brin perturbé par le mutisme prolongé du gamin, Kévin agita la tête, pour faire sonner le grelot guilleret du bonnet.

— Mate un peu, LM ? J'suis le père Noël en Twingo tunée, je t'emmène en vadrouille dans mon traîneau.

— Il pue la cigarette et le vieux McDo, ce traîneau, rétorqua le garçon, créant ainsi un blanc estomaqué qui perdura.

Ils quittèrent la ville sans vraiment s'en rendre compte. D'abord le périph, noyé de phares, veine molle glissant autour d'un organe malade. Puis la Francilienne, interminable et grise, bordée de panneaux indicateurs criblés de tags et de bretelles qui menaient au milieu de nulle part.

À travers le pare-brise arrière, on devinait les lignes de RER surélevées, les cabines des conducteurs illuminées l'espace d'une seconde, les visages flous pressés contre des vitres sales, silhouettes avalées par la nuit et aussitôt oubliées.

Louis-Maurice observait, mais ne mémorisait rien. Le paysage défilait à une vitesse suffisante pour décourager toute idée de fuite. Pas un arrêt, pas un feu rouge, pas un ralentissement. Aucun trottoir à atteindre, aucune station pour descendre. Il était dans une capsule lancée dans une direction obscure.

— Vous savez où vous allez, au moins ? demanda l'enfant après une bonne demi-heure.

Kévin resserra sa prise sur le volant.

— On improvise. Y a zéro bail.

— C'est ce que je craignais. Je vous préviens, je suis allergique aux décisions adoptées sous l'impulsion de la bêtise.

— Allergique ? Genre, tu as une maladie ? C'est grave ?

Le ton de Rachid dégoulinait de commisération et Louis-Maurice eut du mal à contenir son hilarité. Il sortit un chewing-gum de sa poche et le mâcha lentement, bruyamment, comme s'il goûtait la situation. Rachid, installé côté passager, tapotait son téléphone avec nervosité.

— T'as du réseau ? demanda Kévin.

— Non. Et j'ai pas d'abonnement, d'façon. Je m'en sers quand y a du Wifi gratos.

— Alors, pourquoi tu le regardes ?

— Ça m'occupe.

Un virage mal négocié fit couiner les pneus. Louis-Maurice ne broncha pas. Il s'enquit de nouveau :

— Vous avez une destination ? Un complice ? Ou on est en plein dans le « on verra bien » ?

Kévin tapa une fois sur le volant, pas assez fort pour que ça fasse peur, mais assez pour se donner une contenance.

— Tu parles trop.

— C'est nerveux. J'ai lu dans *Sciences et Vie Junior* que le cerveau, en situation de stress, active les zones langagières pour atténuer le choc.

— Je vais lui arracher ses zones langagières, moi, marmonna Kévin entre ses dents.

Rachid gloussa. Il n'avait pas ri aussi sincèrement depuis le réveillon 2017, au moins.

— Il est marrant, ce mioche. Tu veux pas le garder, plutôt que de demander une rançon ?

— *Zarma*, t'as le syndrome de Stockholm inversé.

Fier comme un pou d'avoir étalé le peu de science qu'il possédait, Kévin s'était redressé et toisait son pote, toutes dents dehors.

— Non, répondit Rachid du tac au tac, c'est le syndrome de Kévin : cracher trois idées zarbi et croire que ça fait une théorie.

— Cool. Même quand je parle bien, j'me fais tacler. Truc de ouf.

Les deux larrons gloussaient aussi fort que des pintades. Louis-Maurice, imperturbable, colla son front contre la vitre.

— Vous allez rouler longtemps dans cette direction ? Parce que ça fait un moment qu'on n'a rencontré ni panneau ni ville. Vous comptez m'emmener où, exactement ? À l'endroit où les GPS se suident ?

— On s'éloigne.

— De quoi ?

— Du centre. Des flics. De ta daronne.

— Ma « daronne », comme vous dites, je ne l'ai pas vue depuis mes trois ans. Elle est partie et n'est jamais revenue. Si je la croisais dans la rue, je ne la reconnaîtrais pas. Je vis avec ma grand-mère. Et elle travaille en ce moment. Elle est femme de ménage à la tour Gamma, à la Défense. Elle nettoie les bureaux. Quinze étages de moquette à aspirer, de poubelles à vider et de vitres sales à astiquer.



Un silence stupéfait accueillit sa déclaration. Les deux larrons échangèrent un regard catastrophé.

— Putain, Kev ! Je le savais, que c'était une idée à la con...

Il se tourna vers Louis-Maurice.

— C'est la vérité vraie, ce que tu dis ?

— Évidemment. Je ne mens jamais.

Rachid lâcha un long gémississement.

— Putain ! répéta-t-il.

— Mais... LM, t'es pas un gosse de milliardaire ? Tu es sûr ?

— Si j'en étais un, vous croyez que je me baladerais aux *Hirondelles* comme ça, tout seul, sans garde du corps ?

Défait, Kévin insista :

— Tu le jures ?

Le garçon hochait la tête avec solennité.

— Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer.

Il détacha sa ceinture et approcha son torse entre les deux sièges avant, afin de mieux voir le visage de ses ravisseurs dans la lumière chiche du tableau de bord.

— Dites, vous n'allez pas demander l'argent de la rançon à ma mémé, pas vrai ? Elle a à peine de quoi nous faire vivre tous les deux. Sa retraite, c'est une misère. C'est pour ça qu'elle s'use à nettoyer dans cette tour. Au black, pour avoir un peu de sous en plus.

Kévin ne répondit pas. Il fixait la route, soudain un peu moins sûr de lui. Rachid tourna la tête vers l'enfant.

— Tu nous prends pour qui ? Des monstres ?

— Non. C'est juste qu'on voit vite que la réflexion n'est pas votre sport favori.

— C'est encore plus insultant.

— C'est ce que je visais.

Kévin donna un coup de poing dans la radio. Une chanson de Noël surgit, saturée, entre deux parasites : *Let it snow, let it snow, let it snow...*

— C'est bon, ça, commenta Rachid. *Wesh*, ta caisse... elle a le sens du timing...

Dehors, la neige, toujours plus drue, commençait à tenir. Les bas-côtés se coloraient d'un blanc hésitant. Le bitume disparaissait peu à peu.

Kévin cligna des yeux.

— Putain. J'y vois plus rien. Les phares, ils éclairent que dalle.

Rachid se pencha un peu vers le pare-brise, son visage rendu lugubre par les reflets jaunes de la neige.

— Et tu sais au moins où on va, ou t'es en mode pèlerinage improvisé, comme t'as dit au même ?

— On pourrait aller chez Nordine.

— Nordine ? Le mec avec les chiens ?

— Ils mordent pas. Sauf si t'as peur d'eux. Enfin, la plupart du temps.

— C'est génial, ça. Une nuit dans une cave à pitbulls. Joyeux Noël.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Tu y crois au petit Jésus, toi, avec ta tronche d'Arabe ?

— Je te signale, d'une que je suis pas croyant ou pratiquant, et de deux que Noël, c'est pour tout le monde. On est en 2025, mec, faut vivre avec son temps.

Un bruit sec se fit entendre, suivi d'un toussotement du moteur.

— Euh... c'était quoi, ça ? demanda Rachid en crispant les mains sur le tableau de bord.

Kévin ne répondit pas. Le bruit revint. Le moteur renâclait.

— On dirait un type foncé dé qui essaye de monter la Tour C par les escaliers, rigola Rachid.

— Non... non non non non ! râla Kévin en tapant le volant de frustration. Plus d'essence !

— Tu nous fais une panne, là, maintenant ?

— Je crois que ouais.

— Mais t'es con ou quoi ?! T'as pas fait le plein ?

— Bah non, j'ai pas fait le plein ! Tu imagines que j'avais prévu de rouler jusqu'à perpète ce soir ?

— T'as pas surveillé le voyant, abruti ?

— IL MARCHE PAS, le voyant, c'est pas ma faute ! Et j'ai pas de fric ! Tu crois que j'allais vendre un rein pour remplir ce tas de boue ? Au prix du gasoil...

— Sérieux, frère...

Ils se fusillaient du regard pendant que la voiture ralentissait toute seule, comme résignée au désastre.

— Je vous interromps dans votre dispute de couple, dit calmement Louis-Maurice depuis l'arrière, mais il y a un panneau Total.

Les deux amis tournèrent tous les deux la tête au même moment.

À travers les bourrasques de neige, un logo apparaissait, à moitié masqué par des branches. Une flèche vers la droite. 800 mètres.

Kévin donna un grand coup de volant.

— On y va. On met ce qu'on peut. Et on repart.

— Si elle tient jusque-là, ta poubelle, grogna Rachid.

La Twingo gémissait à chaque virage. Elle vacilla, protesta, trembla, puis, dans un sursaut presque héroïque, atteignit un petit parking en pente. L'enseigne Total était là, effectivement. Un peu bancale.

Ils roulèrent jusqu'à une pompe.

Puis la voiture s'éteignit. Un dernier toussotement, une ultime vibration, puis plus rien.

Silence.

Kévin descendit en claquant la portière. Il s'avança jusqu'à la pompe, sortit son téléphone, alluma la torche.

Pas un bruit. Pas une lumière autre que la leur. Le bâtiment était recouvert de tags et de givre, les pompes bloquées par des sacs plastiques scotchés. Un panneau collé de travers sur la porte vitrée annonçait : *Fermeture définitive. Merci de votre fidélité.*

— Bordel... jura Kévin.

— Attends, souffla Rachid. C'est fermé ?

— Depuis belle lurette, ouais.

— Donc, on est coincés ici ?

— Bien vu, Einstein.

Louis-Maurice sortit à son tour. Il leva les yeux vers le ciel, zippa son anorak jusqu'au menton, puis lâcha d'une voix neutre :

— Notez quand même qu'il y a une certaine cohérence dans votre capacité à vous enfoncer.

— Ta gueule, l'intello ! gueula Kévin, l'agressivité de son ton anéantie par ses dents qui claquaient et l'absurdité de son bonnet rouge et blanc.



Kévin examina la façade dans la pénombre. Peinture écaillée, enseigne tordue, néon qui n'éclairait rien. Il ramassa une grosse pierre au sol, recula d'un pas, et fracassa la vitre avec un grand bruit de verre éclaté.

— Voilà.

Il bomba le torse, satisfait.

Louis-Maurice regarda l'orifice en silence, puis s'avança calmement vers la porte. Il posa la main sur la poignée. Tira. La porte grinça légèrement... puis s'ouvrit.

— Sérieusement ? grogna Rachid derrière lui.

Louis-Maurice se retourna vers eux, impassible.

— Pas verrouillée.

Rachid secoua la tête, les dents serrées.

— Frère... j'te jure que si t'avais pas offert un accès direct au vent sibérien, je me moquerai de toi jusqu'à Pâques.

Kévin, vexé, enjamba la vitre brisée avec la grâce d'un sanglier.

L'intérieur était plongé dans une obscurité sale. Le froid semblait suinter des parois. Les rayons métalliques étaient vides. Un vieux distributeur de boissons était renversé contre un mur, sa vitrine explosée, ses rares canettes éventrées par le gel. Au sol, un tapis d'emballages collés par l'humidité rivalisait avec des feuilles mortes entrées on ne savait comment, et un gobelet de café fossilisé.

— On dirait un musée du désespoir, murmura Louis-Maurice.

— On dirait surtout un congéro géant, rétorqua Rachid en soufflant dans ses mains.

Ils avancèrent prudemment, leurs pas craquant parfois sur du plastique mou, ou glissant sur des restes de neige charriés par le vent.

— On va boucher le trou, proposa Kévin.

Il attrapa un présentoir métallique tordu et le posa contre l'ouverture. Rachid compléta avec un panneau en contreplaqué récupéré derrière le comptoir.

— Ça fera pas long feu, mais c'est mieux que rien.

Louis-Maurice, lui, s'était assis sur un vieux bout de moquette sale roulé dans un coin, qu'il avait secoué sans grande conviction. Il sortit un carnet.

— Tu notes quoi ? demanda Rachid.

— Vos choix de vie. Vos raisonnements. Vos tentatives d'organisation.

— Et... ça donne quoi ?

Louis-Maurice releva la tête, un sourire minuscule aux lèvres.

— Un cas d'école.

Kévin grogna, s'adossa à un rayonnage vide et croisa les bras.

— On va crever de froid, à Noël, et lui, il prend des notes.

— Il va finir par faire un bouquin. « Deux glands dans une station », répondit Rachid, maussade.

Louis-Maurice, sans lever les yeux, murmura :

— Vous n'êtes pas les parpaings les plus alignés du mur, mais j'ai vu pire.

Le silence s'installa, vaste et poisseux, dans le ventre de la station-service. Un silence qu'aucune musique ne perçait, qu'aucun bip d'appareil en veille ne parasitait. Juste le froid, qui tenait lieu de conversation.

Kévin avait calé son dos contre un vieux frigo vide, les genoux repliés, les bras croisés sous son blouson. Le bonnet de père Noël s'était affaissé sur le côté, il avait abandonné l'idée d'apporter une quelconque joie.

— T'as pas faim, frère ? chuchota Rachid.

— J'ai toujours faim, répondit Kévin sans ouvrir les yeux.

— J'ai une barre de céréales, dans mon sac. Au goût banane.

— C'est pas de la bouffe, ça. C'est pour les poules ou les mioches.

Rachid la sortit quand même, en arracha l'emballage et croqua dedans avec la résignation d'un prisonnier qui mange son dernier repas. Louis-Maurice, lui, mâchait encore son chewing-gum, assis sur sa moquette, le dos contre le distributeur, les genoux sous le menton. Il ne grelottait pas. Il s'économisait.

— Vous saviez que le froid rend les gens plus sincères ? demanda-t-il, la voix douce. Ça inhibe certaines zones du cerveau liées à l'autocensure. Une étude finlandaise l'a prouvé.

— On est dans une station en ruine, avec un gosse volé et une merde à la banane détrempée, et toi, tu cites des Finlandais ? grogna Kévin.

— Tu veux que je te parle des effets du froid sur la virilité ? ajouta le garçon.

— Tu me tutoies, maintenant ? Je vais t'en coller une.

— Ce serait une preuve de faiblesse.

Rachid laissa échapper un petit rire étouffé, tout en massant ses doigts engourdis.

— Sur ma vie, il est en train de t'éteindre au calme, là. T'as pas le niveau.

— Je suis fatigué, c'est tout, marmonna Kévin. Je carbure plus à cette heure-ci.

— Tu carbures jamais, rectifia Rachid. T'es le genre de moteur qui cale même en descente.

Louis-Maurice sourit, et replia un pan de son anorak sur ses jambes. Il observa un instant le plafond couvert de toiles d'araignées. Puis il demanda, sans prévenir :

— Pourquoi vous avez voulu faire ça ?

Kévin ne répondit pas. Rachid haussa les épaules.

— J'sais pas. On avait rien de mieux à faire. Et toi, t'étais là.

— Faux, répliqua Louis-Maurice. Vous avez fait ça parce que vous pensiez que j'étais précieux. Parce que j'ai une montre qui clignote et des chaussures propres. Vous m'avez vu comme une opportunité. Une sortie de secours dans vos existences inutiles.

Un silence plus pesant encore s'abattit.

Kévin se redressa un peu.

— Et alors ? T’as jamais rêvé que ta vie change, toi ?

— J’ai déjà changé d’école trois fois, répondit Louis-Maurice. Ma vie, elle sait ce que c’est que changer. Mais la vôtre, elle reste bloquée.

Rachid, touché sans comprendre pourquoi, détourna les yeux.

— Il parle *vraiment* comme un mec qui va écrire un roman sur nous, souffla-t-il. Un truc triste. Avec des phrases longues.

Louis-Maurice haussa les épaules.

— Ou une bande dessinée. J’aime les dessins.

Un courant d’air souleva une feuille grise et tachetée qui tournoya un instant au sol avant de s’écraser contre le mur. Rachid frissonna.

— Il fait un froid de bite, sérieux. On va crever ici.

— Peut-être, admit Kévin. Mais au moins, on aura tenté.

— Tenté quoi ?

— Quelque chose.

Personne ne dit plus rien. La nuit s’installa pour de bon.



L’obscurité s’était tassée dans les coins, plus lourde que le froid. La lumière du téléphone de Rachid jetait une pâleur bleutée sur leurs visages. Le reste du monde avait disparu. Ne subsistaient que trois silhouettes dans une station-service fantôme.

Louis-Maurice n’écrivait plus. Il regardait le plafond.

— J’ai sauté trois classes, dit-il doucement.

Pas de réaction. Alors, il reprit.

— Les enfants de mon âge ne veulent pas de moi. Les autres… ils ricanent, tout le temps. À cause de ma façon de parler, de marcher, de penser. Les profs… c’est pas mieux. Je suis trop petit, trop bizarre, trop… Louis-Maurice.

Il marqua une pause.

— Parfois, j’ai envie de me recroqueviller jusqu’à disparaître.

Rachid tourna la tête vers lui. Kévin aussi, un peu moins vite.

— Ma mémé me dit toujours que mon cerveau est mon seul ticket de sortie. Que chez nous, on n’a pas le luxe de faire de bêtises. Une connerie, et t’es foutu. Tu rejoins la grande chaîne des invisibles.

Kévin ouvrit la bouche. Puis la referma. Puis l’ouvrit à nouveau.

— Elle est forte, ta mémé.

— Elle fait ce qu’elle peut. Elle me prépare pour un monde qui n’a pas envie de m’aimer.

Silence. Dense.

Rachid déglutit.

— Nous, on a juste eu personne pour nous préparer. Alors on a fait au pif.

— Et au pif, ça donne ça ? Un kidnapping, une station abandonnée et une voiture morte ? Mémé dit aussi qu’un gosse comme moi, soit il devient quelqu’un, soit il finit à traîner avec des mecs qui estiment qu’une Twingo, c’est un plan d’avenir.

Il tourna légèrement la tête vers eux, un sourire aux lèvres.

— Elle n’a pas dit ça pour de vrai… mais elle aurait pu.

Rachid émit un petit son entre le rire et la toux. Kévin ne broncha pas.

— Moi aussi, j’ai cru que j’allais sortir de là.

Sa voix était rauque.

— J’ai tenté le rap. Écriture, instru, flow. Sérieux. J’avais le feu.

Il extirpa son téléphone de sa poche, le déverrouilla, farfouilla quelques secondes.

— Écoute ça.

Il lança la vidéo. Un écran tremblotant, mal cadré. Lui, devant un mur tagué. Casquette, capuche, mine de gros dur. Puis la voix. Pas si mauvaise. Mais pas marquante. Quelques rimes un peu forcées. Des gestes trop appuyés. C'était surtout la sincérité qui prédominait.

Louis-Maurice posa doucement son regard sur lui.

— Ton pseudo, c'est Kay-P ? Comme c'est écrit ?

— Ouais.

— Tu sais que ça sonne comme « képi », non ? Le chapeau des gendarmes...

Kévin écarquilla les yeux.

— Quoi ?

— Kay-P. Ké-pi. Même son.

Il marqua une pause.

— C'est peut-être pour ça que tu n'as pas percé.

Rachid éclata de rire.

— Frère. J'veais jamais t'appeler autrement, maintenant. T'es le rappeur de la BAC, en fait ! Kay-P, l'agent du flow !

Kévin voulut répondre, mais se ravisa. Son regard flottait entre l'agacement, la consternation, et un fond de résignation douloureuse. Il avait l'air d'un type qui venait de découvrir que sa vie entière était un jeu de mots mal fichu. Il soupira.

Louis-Maurice, lui, ne riait pas. Il n'y avait pas eu de moquerie dans sa voix. Juste un constat. Droit. Net. Comme lui.

— Merci de m'avoir montré ta chanson, dit-il simplement.

Un moment de flottement. Puis Kévin hocha lentement la tête. Il rangea son téléphone sans un mot.

Ils ne dirent plus rien pendant deux longues minutes. Le froid grimpait le long des jambes, s'insinuait entre les couches de vêtements. Rachid claqua des dents.

— On va pas tenir jusqu'à demain si on reste comme ça.

Kévin soupira.

— On va se coller, hein ? Comme des gosses en sortie scolaire.

Louis-Maurice se rapprocha sans un mot. Il n'avait plus de force à consacrer à la fierté.

Ils se regroupèrent tous les trois, à demi assis contre le mur. Un bras, une épaule, un souffle partagé. Rien de très confortable, mais assez pour repousser un peu l'hiver.

Et au milieu de ce froid sale et de cette nuit bancale, quelque chose comme une trêve.

Ils s'endormirent.



Un bruit sec. Comme un coup de botte sur une tôle rouillée.

Louis-Maurice ouvrit les yeux. Sa joue était collée contre la manche de Rachid, qui ronflait doucement, bouche mi-close. Kévin, lui, avait le nez enfoui dans la capuche du gamin, les bras crispés comme s'il protégeait quelque chose.

Un autre bruit. Un grincement, des pas lourds. Quelqu'un approchait.

Louis-Maurice se dégagéea lentement, sans les réveiller. Il se redressa, tituba un peu sous l'effet du froid, et jeta un œil par la vitre brisée, que le contreplaqué n'avait pas tout à fait obstruée.

Dehors, un bonhomme barbu en bottes pleines de boue avançait vers la station, un sac en toile sur l'épaule et un bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils. Il portait une veste de chasse et une écharpe rouge en laine délavée. Un fusil dépassait de son dos. Il donna un coup pour faire basculer le présentoir et la planche.

— J'espère que vous êtes pas en train de me piquer des trucs, grogna-t-il en passant le seuil.

Kévin sursauta, se cogna contre une étagère vide.

— Qu'est-ce que... ?
— Bonjour, monsieur, dit poliment Louis-Maurice.
L'homme plissa les yeux.
— C'est à vous, cette voiture jaune moisie, devant ?
— Euh... ouais, répondit Kévin, encore vaseux. On est tombés en rade de carburant.
— Elle bloque le chemin des tracteurs. J'ai failli la pousser dans le fossé. Et j'ai pas que ça à faire.
C'est Noël, bordel.
— Joyeux Noël, m'sieur, souffla Rachid, sans trop y croire.

L'homme haussa un sourcil. Son regard glissa de Kévin à Rachid, puis à Louis-Maurice.
— C'est quoi, ce sketch ? Vous avez embarqué un gosse pour faire réveillon ? Ici ?
Un silence.
— C'est plus ou moins ça, admit Louis-Maurice.
Le fermier ne sembla même pas surpris. Il posa son sac sur une table, ouvrit un thermos cabossé et en sortit un gobelet en fer.
— Vous voulez du café ?
Ils hochèrent tous les trois la tête.
— Pas de sucre. Pas de lait. Pas de discussion.
Il leur servit un demi-gobelet, chacun son tour. L'odeur âcre réveilla un coin de mémoire lointaine chez Louis-Maurice – celle des jours de frigo vide, où sa mémé et lui n'avaient qu'un fond de cafetière à se mettre dans le ventre.
— Vous vivez ici ? demanda Kévin.
— Non. J'ai racheté le terrain. La station est condamnée, mais j'y entrepose du matos, en attendant de tout raser.
Il s'interrompit.
— Vous avez passé la nuit dans ce taudis ? Sans chauffage ? Sérieusement ? Vous êtes pas nets, hein !
— On avait la moquette et la fraternité, répondit Louis-Maurice. La solidarité, c'est aussi de partager sa chaleur avec ses frères d'infortune.
Le fermier le regarda, interloqué, en caressant sa barbe blanche.
— T'as bouffé un dictionnaire, toi.
— Non, j'ai juste pris quelques années d'avance.
Un silence, presque amusé.
— J'en ai vu, des paumés. Mais vous, vous cochez toutes les cases, soupira l'homme.
Il reprit son sac, et lança par-dessus son épaule :
— C'est Noël. Je vais pas appeler les flics tout de suite. Mais dégagiez avant midi. Sinon, c'est pas moi qui vous réveille. C'est la gendarmerie.
Il sortit. Le froid revint aussitôt.
Rachid rota son café, grimaça.
— C'est dégueu. Mais j'ai retrouvé des sensations dans mes doigts de pied.
— C'est ça, le miracle de Noël, répondit Louis-Maurice.

La Twingo était toujours là, engoncée dans une congère, pareille à un vieux chien qui refuse de mourir. Kévin, les mains enfoncées dans les poches, fixait la voiture comme s'il espérait l'obliger à démarrer par la force du regard.

— J'ai pas les moyens de la faire remorquer, marmonna-t-il.
— Et on va pas pousser jusqu'à la prochaine ville, hein, ajouta Rachid. On est pas dans un film de super-héros.
— Tu veux qu'on fasse quoi, alors ? demanda Louis-Maurice, les bras croisés. Camper là ? Fonder une communauté autogérée ?
Kévin leva les yeux au ciel.
— LM, tu t'entends ? T'as été élevé par un robot Wikipédia ou bien ? Faut pas t'étonner que les autres te calculent pas, hein, si tu balances toujours des trucs comme ça !

Ils regardèrent la silhouette du fermier s'éloigner, ses bottes traçant des empreintes sombres dans la neige tassée.

Kévin, les bras croisés, fixait la Twingo d'un œil noir.

— Elle redémarrera jamais, hein ?

— T'as qu'à lui chanter ton tube, tenta Rachid, le sourire en coin. Si elle crève pas sur-le-champ, c'est qu'il reste un espoir.

Louis-Maurice grimaça, sans rire cette fois.

— Le fermier a dit « avant midi ». Il est à peine huit heures. Cela nous laisse moins de quatre heures pour trouver une solution. Sinon, ce sera la police. Moi, ça me va. Ma mémé doit être dans tous ses états, à se demander ce qui m'est arrivé. Mais vous...

— On pourrait appeler quelqu'un ? proposa Rachid, sans y croire. Genre... un pote, un Uber de campagne, un miracle ?

Kévin secoua la tête.

— Y a toujours pas de réseau. Et même si y en avait, qui tu veux que j'appelle ? Ma daronne, la tienne ? Personne a de caisse.

— On pourrait... cacher la voiture et partir à pied ?

Louis-Maurice les regarda, atterré.

— Cacher une Twingo jaune fluo, sérieusement ?

— Bah quoi ? Entre deux ballots de paille, dans une grange...

— Oui, et pendant qu'on y est, on repeint les pneus, on change les plaques et on prétend que c'est la Twingo du facteur.

Rachid souffla dans ses mains, abattu.

— J'suis trop gelé pour marcher loin, moi. Et j'ai des ampoules même dans mes pensées.

Kévin tapota la carrosserie, doucement.

— Elle a tenu jusqu'ici. Peut-être qu'avec un peu de gasoil... Un fond. Juste pour la faire repartir.

— Sauf qu'on n'a pas de fric. Et t'as vu une pompe magique dans cette décharge, toi ?

Louis-Maurice, qui les écoutait en mâchant son dernier chewing-gum, pencha la tête sur le côté.

— Le fermier revient.

— Genre, avec un cadeau pour chacun ? ironisa Rachid.

— Regarde, si tu ne me crois pas.

En effet, au loin, la silhouette bourrue de l'homme ressurgissait. Il poussait un bidon en métal cabossé, d'un pas tranquille, comme s'il venait leur livrer une pizza.

Arrivé à leur hauteur, il ne dit rien. Il se pencha, ouvrit le bouchon de la Twingo, vida le contenu du bidon avec une lenteur méthodique, puis redressa la tête.

— Vous m'avez fait pitié, marmonna-t-il. Joyeux Noël, les baltringues.

Puis il repartit sans attendre de remerciements.

Kévin murmura :

— C'est le père Noël, en fait.

— Non, le père Noël n'existe pas. C'est juste un mec normal, répondit Louis-Maurice. Vous êtes tellement habitués à la galère que le moindre geste humain vous met en erreur 404.

Rachid essaya de démarrer la voiture. Un râle. Deux. Puis le moteur toussota et finit par rugir.

— Alléluia ! s'exclama-t-il.

Kévin caressa le capot, extatique.

— On repart !

— Pour aller où ? rétorqua le gamin.

— Bonne question, souffla Rachid.



Kévin, les mains agrippées au volant comme si le destin du monde reposait sur sa conduite, jubilait encore.

— On est des survivants, frère. Des damnés de la route. Des warriors de Noël.

— Des tocards ressuscités par un fermier bourru, corrigea Louis-Maurice.

Rachid s'était calé contre la portière, les bras croisés.

— Bon, maintenant qu'on peut repartir, on va où ?

Kévin jeta un coup d'œil dans le rétro. Derrière eux, le paysan avait déjà disparu entre les arbres.

— Je sais pas. On roule. On se dégote un endroit au chaud. On improvise.

— Encore. C'est ta grande passion, improviser, s'agaça Rachid. Putain, Kev...

— T'as mieux ?

Silence. Il n'avait pas mieux.

Louis-Maurice toussota, puis déclara :

— Je propose qu'on cherche une boulangerie. Statistiquement, c'est notre meilleure chance de trouver un lieu ouvert et chauffé un 25 décembre au matin.

Kévin grimaça.

— LM, t'es un GPS version Larousse.

— Je préfère ça à ta boussole intérieure cassée, répondit calmement le garçon.

Ils roulèrent un moment en silence, sur une départementale bordée de champs enneigés et de fermes muettes. Quelques maisons décorées d'illuminations clignotaient dans la brume, vestiges d'une joie que le trio n'avait jamais vraiment goûlée.

La radio crachota un extrait de messe de Noël en latin.

— Elle m'emmerde, cette station, râla Kévin.

— C'est peut-être un message divin, ironisa Louis-Maurice. Genre : « Prenez un peu de temps pour réfléchir à vos actes. »

Rachid haussa un sourcil.

— T'es curé, toi, maintenant ?

Kévin secoua la tête, un peu perdu.

— Moi, il me faut un café, une clope, et que ce môme arrête de me faire sentir que j'ai raté ma vie.

Louis-Maurice lâcha :

— Tu ne l'as pas ratée. Elle est juste en chantier. Dommage que tu construises avec des parpaings de travers.

Rachid ricana.

— Tu veux pas mettre des sous-titres, p'tit frère ?

— J'ai cru choper le fils d'un milliardaire, en fait c'est celui de Voltaire Hugo !

Kévin fixait la route. Et, malgré lui, il souriait un peu.

Ils trouvèrent enfin une boulangerie ouverte, au bord d'un village sans nom, le genre de bourgade que même Google Maps hésite à afficher. Une devanture banale, un rideau de fer levé, une lumière blafarde à l'intérieur. Il y avait une pancarte bricolée à la main : « *Ouvert jusqu'à midi – Joyeux Noël !* ».

Kévin coupa le contact.

— Qui y va ? demanda-t-il, sans bouger.

— Pas moi, j'ai froid au cerveau, grogna Rachid.

— Et moi, je suis un enfant kidnappé. Autant éviter les caméras de surveillance, répondit Louis-Maurice en croisant les bras.

Rachid soupira.

— OK, OK. Mais je prends des pains au chocolat, pas des croissants. Faut pas déconner avec les priorités.

Il sortit, claqua la portière, et entra dans la boutique sans se retourner.

Louis-Maurice, le menton dans son anorak, observait la vitrine embuée.

— Tu crois qu'il va payer ?

— Franchement, non, admit Kévin.

— Ça vous arrive souvent de voler des petits-déjeuners ?

— Si t'attends que la vie te file des trucs, tu crèves vite de faim.

Louis-Maurice esquissa un rictus.

— J'imagine que ça se discute, l'éthique du croissant volé.

— Bah, c'est Noël. Si on peut pas faire un geste pour les pauvres ce jour-là...

Il se frotta les mains.

— Toi, t'as réfléchi à ce que tu veux faire, quand tu seras grand ?

— J'aimerais devenir écrivain.

— Pourquoi ça m'étonne pas ? T'écris quoi ? Des trucs tristes ?

— J'essaye de comprendre les gens. Même ceux qui ratent tout.

Kévin détourna le regard.

L'enfant reprit doucement :

— Vous allez m'abandonner quelque part, hein ?

— On y a pensé. Sérieusement. Genre, te laisser sur le bord de la route, ou te coller dans une cabine téléphonique avec un mot autour du cou.

— Et puis ?

— Et puis t'as parlé. T'as raconté ta mémé. T'as pas rigolé sur mon clip. T'as dormi entre nous comme si t'étais pas en danger.

Il haussa les épaules.

— Et, d'façon, les cabines téléphoniques, ça existe plus. Maintenant, c'est foutu. On t'aime bien.

Louis-Maurice tourna la tête vers lui, les yeux brillants.

— Moi aussi.

— T'abuses, frérot. J'ai quand même braqué ta liberté.

— Tu l'as juste secouée un peu. Je vais m'en remettre.

La portière côté passager s'ouvrit dans un courant d'air glacial. Rachid se laissa tomber dans le siège, un sac en papier dans les mains, le souffle court.

— Voilà. Trois pains au choc' gratos. La vendeuse m'a à peine vu qu'elle a hurlé, j'ai hurlé plus fort, j'ai pris les pains, je me suis barré. Joyeux Noël.

Il secoua la tête, faussement fâché.

— J'sais pas ce qu'ils ont, à la cambrousse. Dès qu'ils voient un Arabe, c'est panique à bord. La faute à BFM, tout ça.

— Tu l'as pas frappée, au moins ? s'inquiéta Kévin.

— Bien sûr que non. Je suis pas un sauvage ! J'ai juste pris la fuite. Et puis, j'avais une bonne raison. C'est pour nourrir un enfant.

— Le tribunal appréciera, commenta Louis-Maurice.



Kévin démarra sur les chapeaux de roue, la Twingo acceptant de coopérer, sans doute consciente de l'urgence de disparaître. Il s'arrêta quelques kilomètres plus loin, à la lisière d'une forêt. Là, ils déchirèrent le sac en deux, partagèrent les viennoiseries à moitié écrasées, leurs doigts poisseux de chocolat fondu et de miettes.

Kévin regarda le gamin.

— On va te ramener.

— Jusque chez moi ?

— Ouais.

— À la cité ?

— Ouais. Chez ta mémé.

— Vous êtes sûrs ?

— On t'a volé. On peut bien te rendre.

Louis-Maurice hocha la tête. Dans la lumière grise du matin, ses yeux semblaient plus vieux.

— Merci.

Rachid termina sa dernière bouchée, s'essuya les lèvres avec sa manche.

— Allez, on repart. On va poser le petit génie avant que les flics se lancent à notre recherche.

— Tu crois qu'il nous oubliera ? demanda Kévin en démarrant.

— Je crois plutôt qu'on a tous un peu besoin de pas oublier. Même les conneries.

Louis-Maurice, à l'arrière, replia les genoux contre sa poitrine.

— Vous pouvez repasser me voir, un jour, si vous voulez. On pourra faire un goûter.

Un silence. Puis deux sourires, discrets, dans le rétro. La Twingo reprit la route.

Ils redescendirent vers la ville, le cœur plus léger, le ventre à peine comblé, mais l'envie d'en finir avec cette cavale de clowns en sourdine dans l'habitacle.

À mesure qu'ils approchaient de la cité, l'ambiance se densifiait. Le bitume devenait plus cabossé, les murs plus tagués, les poubelles plus débordantes. La neige perdait sa blancheur immaculée pour basculer vers le gris triste et crasseux. Quelques mecs traînaient près d'un abribus éventré, capuches relevées, canettes à la main, regards lourds. L'un d'eux lorgna la Twingo, plissa les yeux. Un autre ricana.

Kévin ralentit, la mâchoire tendue. Rachid posa les doigts sur la poignée de porte, par réflexe.

— Ils ont pas l'air nets, murmura-t-il.

— On dirait les cousins de Nordine, indiqua Kévin, à voix basse.

Louis-Maurice, lui, n'avait pas cillé. Il fixait la cité comme on regarde un vieux film déjà vu trop de fois.

Mais Kévin accéléra un peu, juste assez pour les dépasser sans s'arrêter.

— Je le raccompagne jusqu'à sa porte, déclara-t-il, comme s'il répondait à une question qu'on n'avait pas posée.

— Sérieux ? demanda Rachid.

— Sérieux. Je vais pas le lâcher entre deux mecs louches, le 25 décembre. Même moi, j'ai des principes.

Ils roulèrent encore quelques minutes dans le dédale de parkings, d'allées mal éclairées et d'immeubles tristes. Louis-Maurice les guida, d'un ton calme, comme s'il avait fait ce trajet mille fois. Ce qui était le cas.

— Là. Bâtiment G. Deuxième cage. Troisième étage.

La Twingo s'arrêta. Les trois descendirent. Kévin et Rachid encadrèrent le gamin, deux gardes du corps mal assortis. Un voisin les dévisagea depuis son balcon, mais détourna vite le regard et rentra après avoir expédié son mégot dans les airs d'une pichenette négligente.

Louis-Maurice monta les marches sans se presser. Devant la porte, il inspira à fond, puis frappa deux coups, secs.

Un silence. Puis un bruit de verrou qu'on tourne à la hâte. La porte s'ouvrit. Une vieille femme, les cheveux emmêlés, les yeux gonflés, apparut. Elle portait une robe de chambre élimée à fleurs et des chaussettes de Noël trop grandes.

— Mon bébé ! cria-t-elle.

Elle l'attrapa dans ses bras avec une force qui contredisait sa maigreur. Ses mains tremblaient. Elle l'embrassa partout, le palpa comme pour vérifier qu'il était entier.

— Où t'étais passé, mon cœur ? J'ai cru devenir folle ! J'ai pas osé appeler les flics... Je me suis dit... si je le déclare disparu, peut-être qu'il reviendra jamais. Tu sais, parfois, les mots, ça porte malheur...

Louis-Maurice se dégagea un peu, juste assez pour désigner Kévin et Rachid d'un geste princier.

— Ce sont eux qui m'ont sauvé, mémé. Ils m'ont retrouvé. Ils m'ont ramené.

La vieille plissa les yeux, regarda les deux types, la gueule fatiguée, les fringues sales, la mine de travers. Mais elle ne dit rien. Pas tout de suite.

Puis elle ouvrit la porte en plus grand.

— Vous entrez, oui ou non ? C'est pas comme ça qu'on remercie ceux qui ramènent les enfants. Entrez. Je vais vous faire réchauffer quelque chose.

— Mais madame, on voulait juste...

— Pas de « madame ». Ici, c'est mémé. Et chez mémé, quand c'est Noël, on mange. On se lave les mains avant de s'asseoir. Et on enlève sa casquette à table, jeune homme.

Elle pointa un doigt accusateur vers Kévin, qui obtempéra sans protester.

Rachid cligna des yeux.

— Elle fait flipper, un peu, ta mémé, LM, chuchota-t-il.

— Elle fait surtout des pâtes au beurre du tonnerre. Et les meilleurs pains perdus du quartier., ajouta Louis-Maurice avec un petit sourire.

Ils entrèrent.

L'appartement sentait l'encaustique, toutes les surfaces étaient couvertes de photos anciennes, de napperons en dentelle, de souvenirs en plastique et d'icônes de saints. La cuisine exiguë vibrait d'un micro-ondes en train de chauffer quelque chose qui sentait bon.

— Asseyez-vous, mais pas les coudes sur la table, hein. Et toi, là, avec la ferraille aux oreilles, va te laver les mains. Y a du savon au citron. Tu vas voir, ça pique, c'est que ça désinfecte.

Kévin s'exécuta, sans un mot, Rachid l'imita ensuite.

Ils s'installèrent, regardant autour d'eux, comme s'ils venaient d'entrer dans un musée. Louis-Maurice s'assit, les mains croisées sur la nappe.

Et pendant un moment, un trop court moment, ce fut Noël.

Sans les paillettes, sans les vitrines rutilantes, sans le vieux des pubs Coca.

Mais la chaleur, l'amitié, la bouffe chaude. Et l'illusion, peut-être, que, même dans un monde cassé, il restait des endroits où on pouvait poser son cœur sans qu'il gèle.



Ils s'attardèrent une bonne partie de la journée, le temps de faire honneur au repas, de boire un chocolat tiède dans des bols ébréchés, et d'écouter Mémé raconter une histoire où elle avait visiblement confondu un souvenir de marché de Noël et un reportage sur la guerre du Golfe. Personne ne releva. Ce n'était pas grave.

Louis-Maurice s'était assoupi quelques minutes sur le canapé. Quand il s'éveilla, il avait encore le sourire aux lèvres.

Kévin et Rachid se préparaient à partir. Dans l'entrée, ils remettaient leurs doudounes humides et leurs chaussures mal lacées. Mémé les regarda, les yeux brillants, la paume sur la poignée.

Elle se pencha timidement vers eux et, à mi-voix, dit :

— Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais c'est la première fois depuis longtemps que je le vois aussi tranquille. Aussi... souriant.

Elle posa une main légère sur l'épaule de chacun.

— Merci pour ça. Vous n'êtes peut-être pas des anges, mais... vous me l'avez ramené entier, sans une égratignure et avec le cœur au chaud. Et rien que pour ça, vous valez mieux que la moitié des saints.

Kévin fronça les sourcils.

— C'est gentil, Mémé. Même si j'sais pas trop si c'est un compliment ou une bénédiction.

— C'est les deux, mon grand. Allez, filez avant que je vous adopte.

Rachid tenta une révérence maladroite. Kévin rit, un rire bref, décalé.

Louis-Maurice les accompagna jusqu'à l'ascenseur. Avant que les portes se referment, il lança :

— Revenez demain, je vous garde une part de pain perdu.

— Seulement si y a du sirop, répondit Kévin.

— Et pas de savon citronné dans les toilettes, ajouta Rachid.

Les portes se fermèrent. L'ascenseur descendit.



Dans le salon, Mémé replia les serviettes, remit un peu d'ordre. Louis-Maurice s'approcha de la fenêtre. Il regarda les deux silhouettes s'éloigner dans la lumière glauque du soir.
Et, sans même s'en rendre compte, il murmura, pour lui :
— Joyeux Noël, mes miracles en jogging.